Dr JEAN CHALON

LES ARBRES FÉTICHES DE LA BELGIQUE

AVEC 4 PHOTOTYPIES HORS TEXTE
ET UNE IMAGE POLYCHROME ORIGINALE



ANVERS
IMPRIMERIE J.-E. BUSCHMANN, REMPART DE LA PORTE DU RHIN
—
1912

LES ARBRES FÉTICHES DE LA BELGIQUE

MIRAKULEUS BEELD VAN O.-L.-V. TE SCHERPENHEUVEL.

IMAGE MIRACULEUSE DE N.-D. A MONTAIGU.



GEBED TOT DE H. MOEDER GODS.

O H. Maagd en Moeder Gods Maria, mijne lieve Moeder! ik stel mij onder uwe bescherming, ik werp mij in den schoot uwer barmhartigheid. Wees mijne toevlucht in den nood, nu en bijzonder in het uur mijner dood. Amen.

PRIÈRE A LA SAINTE VIERGE.

O sainte Vierge, Mère de Dieu! je mets en vous toute mon espérance et ma consolation, toutes mes angoisses et mes misères: afin que par votre très sainte protection, toutes mes actions soient au besoin dirigées selon votre volonté et celle de votre Fils. Ainsi soit-il.

 Turnhout. — BREPOLS EN DIERCKX ZOON. Nº 1

JEAN CHALON

LES ARBRES FÉTICHES DE LA BELGIQUE

AVEC 4 PHOTOTYPIES HORS TEXTE
ET UNE IMAGE POLYCHROME ORIGINALE





ANVERS
Imprimerie J.-E. BUSCHMANN, Rempart de la Porte du Rhin

1912



LES RESTES DU FÉTICHISME EN BELGIQUE

L'idée religieuse est profondément enracinée dans notre race ; on pourrait même généraliser et écrire au lieu de race, espèce humaine. Rares sont les esprits affranchis totalement.

La cause ? Peut-être un héritage très lointain, pareil à ces organes atrophiés, qui furent jadis utiles à nos ancêtres anthropoïdes et qui ne nous apportent actuellement que désagréments et dangers. Le bénédicité et les grâces, dit Edmond Picard, représentent les produits résiduels des âges où manger était une chance heureuse.

Comme la langue, les mœurs, le vêtement, l'habitation, de même les manifestations extérieures de la religiosité se transforment et évoluent. Faut-il rappeler les usages païens adoptés par le christianisme? Sans remonter aussi haut, les anciens — moi par exemple — vous diront avoir vu dans toutes les églises des statues de Notre-Dame de la Salette, avec un grand bonnet fleuri, et à ses pieds les deux petits bergers, Maximilien et Mélanie. Depuis des années, ce n'en est plus la mode, Notre-Dame de Lourdes l'a partout supplantée.

Mais l'évolution n'est pas radicale : certaines formes cultuelles persistent ; rien ne peut les faire disparaître, lorsque les diverses religions se succèdent et se remplacent, et des traces évidentes du fétichisme préhistorique se sont maintenues au travers du paganisme et du christianisme dans les croyances de nos populations. Si l'on voulait rassembler toutes les manifestations fétichistes ou païennes qui subsistent encore de nos jours sous le couvert de la religion catholique, ou à côté d'elle, un gros volume n'y suffirait pas.

Citons un seul exemple en dehors de notre cadre : le pèlerinage de Dieghem, en l'honneur de saint Cornély, un nom prédestiné comme patron des bestiaux. Les paysans apportent au saint, c'est-à-dire au curé qui le représente sur la terre, des dons en nature, têtes de cochon, chèvres vivantes, lapins, poules etc. De tels dons remontent à l'origine de l'humanité, à l'homme des cavernes ; dans la tribu, un malin — associé avec l'Hercule, l'homme fort, le pouvoir militaire — se faisait passer pour sorcier, capable d'accabler les récalcitrants sous mauvais sorts et maléfices ; il vivait ainsi sans travailler, car les imbéciles s'empressaient de lui apporter les plus beaux produits de leur chasse. La coutume s'est continuée chez les Assyriens, les Mèdes, les Juifs, les Grecs, les Romains ; Dieghem en est un des derniers vestiges. Au moyen âge on payait encore la dîme.....

Mais j'ai dû borner ce petit travail aux manifestations cultuelles dont les arbres sont l'objet dans notre pays. Comme elles ne rapportent ordinairement aucun profit direct à l'Eglise, qui les tolère seulement, il faut admirer leur vie dure ; elles disparaîtront un jour ou l'autre, ce qui nous les rend précieuses à recueillir.

Le culte des arbres se rattache aux plus anciennes traditions de nos contrées ; antérieur à la domination romaine, il se perd dans la nuit des temps.

Les arbres des places publiques dans les villages, sont souvent d'anciens arbres sacrés.

Les arbres simplement plantés auprès des chapelles, sont ordinairement contemporains du bâtiment, ou même plus jeunes que ce dernier. Dans tous les cas ils ont de l'avenir.

Il faut rattacher à cette catégorie les arbres d'église (Waha, Maibelle).

Beaucoup d'arbres deviennent célèbres parce qu'une personne pieuse, ayant vu au bord d'un chemin simplement un bel arbre, y attache une statuette de vierge ou de saint (Habay). Cette attribution est parfois une bonne aubaine pour l'arbre, qui devient sacré ; parfois un motif de ruine rapide, à cause des trop fervents adorateurs qui le mettent en miettes.

Nous lisons dans l'ouvrage de Mannhardt, *Baumcultus*, page 26 :

« Ce qui prouve combien jadis le culte des arbres était sacré, c'est la sévérité presque féroce des peines que les anciennes lois germaniques prononçaient contre les imprudents assez audacieux pour enlever l'écorce d'un arbre qui n'était pas abattu. On arrachait le nombril *(Nabel)* du coupable, et on le clouait sur l'arbre à la place où l'écorce avait été enlevée. Puis on forçait le patient à faire le tour de l'arbre, jusqu'à ce que tous ses intestins fussent enroulés autour du tronc. »

Les Romains, qui après les Grecs avaient divinisé et personnifié les arbres sous le nom de Dryades et

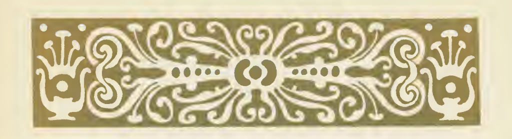
d'Hamadryades, ne pouvaient s'effaroucher devant les vieux arbres vénérés de la Gaule et de la Germanie. Et puis, ils se montraient toujours tolérants pour les religions des nations conquises. Le paganisme, qui d'ailleurs ne s'implanta jamais parmi les populations autochtones de notre pays, passa donc sans influence sur les vieux arbres druidiques et sur les coutumes religieuses qui s'y rattachaient, et qui, pendant la civilisation romaine, dormaient dans le cœur du peuple.

Le christianisme ayant succédé aux dieux de l'Olympe, le culte des arbres persista : en 658 le concile de Nantes s'éleva contre l'adoration de certains Chênes et de certaines pierres cachées au fond des bois; et au IXe siècle, Charlemagne lança contre les survivances du druidisme deux capitulaires, qui n'eurent guère d'effet.

Nous sommes en 1912. Que voyons-nous autour de nous?

Quelques-uns des anciens arbres sacrés sont restés fétiches (Gilly, Herchies); la plupart se sont convertis au nouveau culte chrétien, et même catholique (Bon-Secours, Montaigu); ces derniers ont fini par disparaître devant la grandeur des basiliques et le luxe des mises en scène somptueuses : il n'est que plus intéressant de constater les origines et la persistance des cérémonies cultuelles dont la source se perd dans les ténèbres du passé.





TOURMENTS INFLIGÉS AU DIEU QU'ON IMPLORE

Dans le *Bulletin du Folklore wallon* (1), nous lisons un excellent article de M. Monseur sur les clous et épingles figurant dans les usages du culte. Cet article comprend les divisions suivantes :

1. Arbres à clous de Braine-l'Alleud, Soleilmont, Chapelle-lez-Herlaimont.

2. Un des remèdes populaires les plus usités dans le pays wallon contre le mal de dents consiste à faire toucher la dent malade par un guérisseur *(sègneu)* avec un clou de cercueil, puis à âller ficher à minuit ce clou dans un arbre. Le mal doit disparaître au fur et à mesure que le clou s'enfonce.

3. Pelotes d'épingles dans les églises.

4. Baiser un clou de la porte de la chapelle St-Roch à Fumay.

5. Chapelle sur le pavement de laquelle on jette des épingles.

(1) Vol. I, p. 250.

6. Gués où l'on jette des épingles.

7. Saints piqués d'épingles.

« L'homme primitif, dit M. Monseur, ne s'est pas contenté de se recommander aux bonnes grâces des objets qu'il croyait habités par de petites âmes pouvant lui faire du bien, en leur causant des impressions qu'il jugeait agréables, par exemple en les frottant de beurre ou de crême; il a cru de plus très utile de leur prouver qu'il les tenait par la douleur, tout au moins en leur causant des impressions désagréables suffisantes pour qu'ils se souviennent de ses demandes, suivant un vieux système de mnémotechnie barbare, dont il suffira de rappeler deux exemples : au moyen âge, lorsqu'on plaçait des bornes, on faisait venir des enfants, on leur pinçait l'oreille et on leur donnait des soufflets, pour mieux leur imprimer le souvenir de ce qu'ils avaient vu ; et jadis en Lorraine, on donnait la fessée aux enfants pendant les exécutions capitales.

« Les exemples de clous fichés recueillis dans notre pays sont assez complets pour permettre d'appuyer de leur témoignage l'évolution de ces grossières idées sur le point spécial qui nous intéresse ici. L'homme a d'abord fiché des clous dans les arbres ; plus tard, lorsqu'il a tiré de ceux-ci des fétiches de bois, il les a plantés dans les fétiches mêmes ; enfin dans la suite, faute de pouvoir les ficher directement dans les objets de son culte, il les a plantés dans des objets voisins, ou jetés à côté comme de simples menaces.

« Les mauvais traitements sont avant tout des moyens d'attirer l'attention des êtres auxquels s'adresse la prière. »

De Nobletz, qui parcourut la Bretagne vers 1614, observe que les femmes prennent les images des saints, les menacent de mauvais traitements, les fouettent ou les

jettent à l'eau, s'ils ne leur accordent pas promptement le retour des hommes partis en mer.

Permettez-moi d'ajouter un fait dont j'ai été souvent témoin dans mon enfance. Ma grand'mère, qui était fort âgée, avait admirablement conservé la mémoire des histoires de ses jeunes ans, mais oubliait vite ce qui s'était passé le jour même ou la veille, et ainsi elle perdait continuellement les objets dont elle avait le plus grand besoin. Elle avait pour saint Antoine de Padoue, qui tient la spécialité des objets perdus, une foi inébranlable et une dévotion extraordinaire. Et elle mettait la statuette du saint en pénitence, tête en bas et pieds en l'air, dans un coin de la cheminée, jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé son mouchoir de poche ou son trousseau de clefs.

Pour le chapitre 3 de M. Monseur, nous pouvons citer les deux exemples suivants :

A Bruxelles, dans l'église de Bon-Secours, on place près de la porte, le jeudi et le vendredi de la semaine sainte, une table ; sur cette table, des cierges allumés, un petit crucifix en cuivre, un coussin. Les dévotes baisent le crucifix (« embrassent » m'a dit le sacristain) et fichent des épingles dans le coussin.

A Louvain, dans l'église Saint-Pierre, nous trouvons un christ, grandeur naturelle, en bois noir, vêtu d'une longue robe de velours rouge galonnée d'or. Sous la croix, un banc où s'agenouillent les fidèles ; à côté, un chandelier énorme, en fer, où l'on pique les bougies allumées. Sous les pieds du christ, deux pelotes copieusement garnies d'épingles, une en soie jaune, une autre de couleur rouge avec les mots soutachés : *Ave Jesus.* Une inscription en flamand et en français : *Prière de ne pas attacher d'épingles à la robe.* (Avril 1912).



GUÉS OU L'ON JETTE DES ÉPINGLES

Dans un travail de M. Van Bastelaer (1), nous trouvons des faits relatifs aux épingles qu'on jetait en passant les rivières à gué, soit en ex-voto, soit en menace à l'adresse de la divinité de la rivière, et pour obtenir un passage heureux. Des agglomérats d'oxyde de fer contenant des épingles ont été extraits du lit de la Sambre à Farciennes, là où existait autrefois un gué.

Des conglomérats analogues, boue de fleuve durcie et épingles, se trouvent au Musée archéologique de Namur, provenant du gué de la Sambre proche du confluent.

C'est, d'après M. Van Bastelaer, une réminiscence des rites et des usages romains. Mais je pense que ces pratiques, dans notre pays, sont beaucoup plus anciennes que l'occupation romaine, et qu'elles se continuent encore de nos jours. J'ai été voir ces épingles au Musée de Namur; il y en a deux masses, l'une composée surtout d'épingles,

(1) *Documents et Rapports de la Société archéologique de Charleroi*, 1883, pp. 203 et suiv.

l'autre de clous avec quelques épingles. La tête de celles-ci se compose d'un fil de laiton très mince tourné deux fois et soudé sur le fil plus fort de l'épingle elle-même: c'est une façon ancienne, que les épingles actuelles avec tête frappée d'une seule pièce ont remplacée vers 1850.





SAINTS PIQUÉS D'ÉPINGLES

Dans cette pointe sauvage et admirable de la Bretagne comprise entre Lannion et Paimpol, où ne pénètre aucune voie ferrée et qu'il faut — heureusement! — parcourir à pied, on trouve près de Ploumanach la petite chapelle de Saint-Quirec, un saint bien breton, venu d'Irlande couché dans une auge de granit qui lui servait de barque. Cette chapelle est bâtie sur un énorme bloc de rocher, entouré de toutes parts d'eau et de roches. La mer l'attaque et la ronge sans cesse, et lorsqu'elle fut édifiée, sa situation était moins précaire sans doute et le travail des eaux moins avancé. Un jour, proche peut-être, une tempête la démolira et elle disparaîtra entièrement.

Le petit monument, ouvert de toutes parts, se compose d'une voûte en blocs de granit reposant sur quelques piliers. Dans le fond, la statue du saint, en bois. Les jeunes filles qui désirent se marier (et les vieilles aussi, mais en cachette) viennent lui planter des épingles dans le nez.

J'ai rapporté quelques photographies de la chapelle de Saint-Quirec.





LES ARBRES AUXQUELS ON VA LIER LA FIÈVRE

J'ai vu en Algérie des buissons fétiches, toujours les mêmes, le premier buisson venu ne convient pas, où les Arabes vont lier un bout déchiré de leurs burnous, et en même temps lier leurs fièvres. Ces centaines de chiffons volent dans le vent. On ferait un mauvais parti à l'Européen qui les bousculerait.

On sait que les études archéologiques entreprises depuis quelques années dans la Campine ont fait découvrir un certain nombre d'arbres-fées, auxquels les malades allaient lier leurs fièvres. M. Louis Stroobant, le savant président de la *Société d'Histoire et d'Archéologie de la Campine*, dans son mémoire intitulé : *Quel est l'âge des tombelles de la Campine?* [1], établit ceci : A côté de chaque sépulture à incinération de la Campine, et elles sont nombreuses, il y avait une mare sacrée et un bois sacré, ou un arbre, auquel on allait, longtemps encore après l'extinction du paganisme, lier la fièvre.

[1] Turnhout, 1907. Typ. Jos. Splichal.

M. Colson dans *Wallonia* [1] cite toute une série d'usages fétichistes similaires ; les bouts de cordon avec lesquels on va lier la fièvre tierce au premier arbre venu (comme font les Arabes); les liens de paille et les cordes de boyau servant au même usage; les clous qu'on enfonce dans les arbres, ou simplement dans une planche, ou dans une muraille.

M. Ch. J. Comhaire parle assez longuement du Hêtre cloué *(Clawé fawe)* de Jalhay, dans *Revue wallonne* [2]; mais surtout au point de vue archéologique, discussion de l'emplacement, limite de territoire; fort peu au point de vue folklore ou fétichisme.

Ecoutons maintenant M. Salomon Reinach [3] :

« Il existe encore une autre méthode pour se débarrasser de certains maux, notamment des hernies : elle consiste à clouer la maladie à un Chêne. A cet effet, on touche avec un clou de cercueil la partie malade, on place le patient nu-pieds devant le tronc d'un Chêne et en prononçant certaines formules, on enfonce le clou dans l'arbre juste au dessus de la tête du hernieux. Beaucoup de vieux Chênes sont criblés à hauteur d'homme de clous qui rappellent cette cérémonie. Elle présente des analogies incontestables avec celle de la *clavi fixio* chez les Romains, destinée à détourner les épidémies, et pour laquelle on désignait quelquefois un dictateur. Pline recommande comme remède contre l'épilepsie de ficher un clou à l'endroit que la tête du patient a heurté, lorsqu'il a été

---

(1) Liége, Vaillant-Carmanne, 1re année, p. 44.
(2) Liége, Auguste Bénard, 1re année, p. 88.
(3) *Anthropologie*, IV, p. 34, *Le Chêne dans la médecine populaire.*

terrassé par la première attaque du haut mal. Dans le cas d'une hernie ombilicale, on choisit un jeune Chêne très vigoureux, que l'on commence par magnétiser à l'aide de cérémonies très compliquées ; le terrain étant ainsi préparé, on conduit le malade à reculons vers l'arbre, de sorte que son visage regarde le sud, et l'on appuie son dos sur la face méridionale du Chêne. Tout cela doit se faire dans un profond silence et la guérison de la hernie est assurée.

« Au Mecklembourg, on arrive au même résultat en passant trois clous sur la hernie, chaque fois de manière à dessiner une croix, puis en les clouant successivement le vendredi de trois semaines consécutives dans le tronc d'un jeune Chêne. Là encore, un silence religieux est de rigueur.

« Si un homme a mal aux dents, attendez que la lune soit en décroissance, alors enfoncez un clou dans la dent malade jusqu'à ce qu'elle saigne, et fichez ce clou, toujours sans rien dire, dans la face nord d'un Chêne en un point que le soleil n'échauffe jamais.... Brandebourgeois et Oldenbourgeois prétendent que la dent malade ne fera plus souffrir son possesseur tant que l'arbre sacré restera debout. C'est au Génie de l'arbre que s'adressent les hommages et les prières ; c'est sur lui aussi qu'on cherche à se décharger de ses maux. Il ne s'agit pas là de guérison, mais de déplacement, de sorte qu'au fond de cette thérapeutique trop confiante, on peut encore discerner l'idée très pessimiste que le mal physique est indestructible. »

Je vais donner quelques précisions sur plusieurs arbres fétiches de notre pays.





L'ARBRE FÉTICHE D'HERCHIES

Jean Houzeau de Lehaie m'adresse la très curieuse notice qu'on va lire :

« J'ai fait hier la connaissance, par carte postale, d'un vieux Chêne célèbre à Herchies. Il se nomme le Chêne Saint-Antoine, et l'on vient de loin l'implorer. Tout auprès il y a une petite chapelle, contenant une statue de saint Antoine et un tronc. Voici la légende qui se rattache à l'arbre. Il y a longtemps, le propriétaire de ce Chêne, vénérable reste d'une forêt depuis longtemps disparue, donna l'ordre à ses serviteurs d'aller abattre l'arbre, qui nuisait à la production de son champ. Les bûcherons partent, se mettent à l'ouvrage; mais voici qu'à chaque coup de cognée, le maître sent pousser sur son corps une gourme, un bouton, un clou. Bientôt au supplice, il pense à son arbre, fait bien vite seller un cheval et envoie un serviteur arrêter le travail des bûcherons. Aussitôt ses douleurs diminuèrent, les clous séchèrent bientôt et disparurent.

« La nouvelle du miracle se répandit rapidement, et depuis on ne cesse de venir implorer l'arbre et de lui



Chêne Saint-Antoine a Herchies.

demander la guérison des clous, boutons, dartres, maladies de peau.

« Le tronc de l'arbre est constellé de clous enfoncés par ses fidèles adorateurs; des ex-voto de tous genres, mais consistant surtout en chiffons, coiffes d'enfants, foulards, lambeaux d'étoffes, ayant servi à panser les plaies purulentes, sont suspendus au tronc et aux branches.

« A quelle époque remonte la légende? Je n'ai pu le savoir; mais elle semble antérieure au christianisme. La chapelle et le tronc à offrandes tout voisins, représentent simplement la méthode ordinaire employée par une religion qui se superpose à une superstition précédente.

« Quant à l'arbre, je ne puis en déterminer l'âge. Il apparaît très vieux, caduc, décrépit, en voie de disparition. Il est bien probable que la légende est encore antérieure à sa naissance, et que plusieurs de ses aînés ont été adorés avant lui. »

L'arbre d'Herchies et le Tilleul cloué de Gilly sont les deux arbres fétiches les plus intéressants de la Belgique, parce qu'ils représentent un culte brutal et primitif.

J'ai voulu voir un arbre aussi extraordinaire. De Jurbise à Erbaut, il y a une demi-heure de marche; au village on demandera le chemin, qui ne serait pas facile à trouver; les gens du pays se montrent d'ailleurs bien gentils et complaisants, et en un quart d'heure on arrive à l'arbre, sur le territoire de la commune d'Herchies.

Il m'a donné exactement l'impression jadis éprouvée devant les buissons fétiches du Sud algérien.

Quelle collection hétéroclite d'objets appendus! Des chapelets, des cravates, des petits bas d'enfants, des clous par milliers fichés dans le bois, des douzaines de boutons

de chemise, encore cousus et alignês sur la carte du fournisseur, des scapulaires, des mouchoirs de poche et de cou, des bandes de pansement sur lesquelles on voit le sang et le pus desséchés. Sur les broussailles voisines, sur le sol, des chiffons emportés par le vent s'égarent.

Récemment, des imbéciles ont allumé un feu à l'intérieur du tronc, qui est entièrement creux. Je me suis assuré que l'arbre reverdit (20. 4. 1912). Il n'en mourra pas encore cette fois-ci.

A deux mètres du Chêne fétiche, s'élève un stèle en pierre érigé en 1873, et dédié à saint Antoine de Padoue. Il porte une minuscule chapelle, grillée de fer, et un tronc pour les offrandes. Le village d'Erbaut abonde en petits monuments cultuels de cette espèce; rien qu'en le traversant, j'en ai compté une demi-douzaine.

Figurez-vous l'invocation d'un malade devant le Chêne sacré :

« O Esprit de l'arbre, vague divinité mystérieuse que personne n'a jamais vue et que mon imagination a créée, vous m'avez couvert de furoncles, clous, boutons, abcès, éruptions diverses. Daignez vous contenter de ces deux ou trois douzaines de boutons... en porcelaine, à cinq centimes la douzaine, et de quelques clous ... en fer, et moyennant cette offrande, guérissez-moi, ô Esprit de l'arbre. »

Le jeu de mots confondant boutons de porcelaine et clous de fer avec clous et boutons physiologiques, rappelle un peu les *signatures* dont parle Littré :

« On nomme signatures certaines particularités de la conformation ou de la coloration des plantes, d'après lesquelles on les juge convenables pour telle ou telle maladie. L'*Echium vulgare* étant taché comme la vipère,

on l'a appelé *Vipérine* et on l'a prescrit contre les morsures de cet animal » ([1]).

On objectera :

Il y avait autrefois sur le Chêne d'Herchies une statue de saint Antoine Chacun sait qu'on invoquait au moyen âge ce saint dans une épidémie de *mal des ardents*, ou *feu de Saint-Antoine*, qui sévit en France au xɪᵉ siècle (saint Antoine mourut en 1225), et qui était une sorte de charbon phlegmoneux. De nombreuses guérisons miraculeuses furent obtenues. Depuis cette époque, on a continué à l'invoquer pour les éruptions malignes de la peau, clous, etc. Les objets accrochés à l'arbre d'Herchies sont des ex-voto ou des remerciements ...

Quoi qu'il en soit, personne ne contestera que le culte des arbres et la pratique d'y clouer la maladie ou d'y lier la fièvre, ne soient bien antérieurs au christianisme, et ne se retrouvent encore aujourd'hui chez certaines peuplades africaines qui n'ont aucune origine chrétienne. Et la logique amène cette conclusion : le Chêne d'Herchies est une survivance de pratiques fétichistes bien plus anciennes que le xɪᵉ siècle



([1]) *Dictionnaire de la langue française*, à l'article *Signature.*



LES PINS DE BRAINE-L'ALLEUD

« A mi-distance entre Braine-l'Alleud et le bois du Foriest, à un quart d'heure environ de la gare du chemin de fer, deux chemins creux se coupent perpendiculairement. A l'un des angles, au sommet du talus, se trouvent deux Pins séculaires, au bas un vieux Hêtre. De temps immémorial, était plantée entre les deux Pins une croix de bois, dite *Croix de Saint-Zè*. Cette croix a disparu il y a une trentaine d'années » (1).

Le cadastre et le Dépôt de la guerre écrivent *Saint-Zèle*. Mais le peuple continue à prononcer *Zè*.

Ces Pins représentent des arbres à clous, des arbres fétiches. M. Schepers, en septembre 1891, a vu les vieux clous rouillés enfoncés dans l'écorce, et aussi des épingles « plantées tout récemment ».

Une personne, qui a vu les arbres en décembre 1909, m'écrit :

« Les Pins existent toujours. Ils sont au nombre de

(1) *Wallonia*, 1re année, p. 41, *Un usage fétichiste*, par Schepers.



Pins du champ Saint-Zèle a Braine-l'Alleud.

deux, très vieux, de 1 mètre 50 à 1 mètre 80 de circonférence. Il n'y a plus ni croix, ni chapelle, dans les environs. J'y ai vu six épingles plantées récemment. »

Une note de M. le secrétaire communal de Braine-l'Alleud donne, comme lieu dit : *Champ Sainte-Zèle*; pour circonférence à 1 m. 50 du sol : 2 m. ou 2 m. 50, et le nom du propriétaire : M. J. Libbrecht, avocat à Gand.

J'ai vu les Pins de Braine-l'Alleud en 1912 (23. 4). Ils se trouvent, détail caractéristique, en un endroit élevé d'où la vue embrasse un vaste panorama circulaire; au delà de la rivière profondément encaissée, le Hain, toute l'agglomération de Braine-l'Alleud, et à l'horizon, la butte de Waterloo. A hauteur d'homme, je n'ai pas observé d'épingles sur l'écorce des arbres, mais un habitant de Braine m'a dit que l'usage subsiste encore, et que les dévots apportent chaises et échelles pour atteindre les régions supérieures.





ARBRE CLOUÉ DE TRAZEGNIES

« Derrière la chapelle dite de *Notre-Dame de Verviers*, entre Trazegnies et Chapelle-lez-Herlaimont, dans un chemin antique que l'on regarde comme romain d'origine, se trouve un arbre décrépit couvert de clous enfoncés jusqu'à la tête. Ce sont les ex-voto des voyageurs pieux qui se recommandent à la madone en passant » (1).

Le secrétaire communal de Chapelle-lez-Herlaimont m'écrit (10. 4. 1912) qu'on a bâti sur l'emplacement de la chapelle une maison, il y a quelques années. La chapelle a été encastrée dans le mur de la maison, mais l'arbre cloué a disparu.



(1) Van Bastelaer, dans *Documents et Rapports de la Société archéologique de Charleroi*, 1883, p. 210.



LE TILLEUL DU COFTICE

On trouve cet arbre extraordinaire sur le bord de la chaussée de Liége à Herve, commune de Battice, à l'intersection des chemins vers José et vers Mélen, au lieu dit : *Campagne de Mélen*. Isolé dans la campagne, il s'aperçoit de loin. La cîme est ronde et très belle, le tronc mesure à hauteur d'homme 5 mètres 60 de tour, et la circonférence de la cîme n'est pas inférieure à 55 mètres.

Je transcris la note manuscrite que m'envoie M. J. Peuteman :

« Ce Tilleul paraît manquer totalement de protection. Des mains inconscientes ou vandales, soit d'enfants, soit de vauriens, en tailladent à qui mieux mieux l'écorce et les racines visibles, hâtant ainsi la mort d'un géant datant pour le moins du règne de Philippe II. Sis au bord d'un vieux chemin jadis très fréquenté, il porte sur sa face exposée à l'ouest la trace de nombreux clous que des voyageurs superstitieux enfoncèrent dans le tronc de l'arbre. Plusieurs centaines de ces clous, la plupart de grandes dimensions, sont encore aujourd'hui visibles, d'aucuns

sont tout récents, et les blessures du tronc aidant, les cloueurs exercent leurs talents jusque 5 mètres de hauteur. Un crucifix en fonte, fixé sur un socle de pierre sans date, est érigé au côté nord de l'arbre.

« En 1790, les Autrichiens cantonnés dans la région vinrent copieusement élaguer le patriarche pour alimenter le feu de leurs bivacs; au printemps de 1908, l'ouragan abattit la grosse branche centrale et maltraita beaucoup les autres branches.

« On trouve mention de ce Tilleul sur des cartes manuscrites (du XVII[e] siècle et début du XIX[e]) conservées au château de Soiron. »

Mon ami Petit-Bois, ingénieur à José, m'envoie les renseignements supplémentaires suivants :

« Le Tilleul n'est qu'à 6 ou 700 mètres de la halte Mélen de la ligne Liége-Herve, donc très facilement abordable. L'ancien chemin de Fléron à Herve passait entre l'arbre et la route actuelle. Une profonde tranchée, à demi comblée et convertie en prairie, indique la trace de l'ancien chemin.

« L'arbre est sur un tertre à la rencontre de trois chemins. Ce tertre néanmoins ne dépasse pas le niveau des prairies voisines, et il existe parce que les trois chemins sont profondément creusés et encaissés, comme la plupart des chemins à la campagne.

« Le Tilleul du Coftice se trouve en rase campagne, au sommet de la crête qui commence à Fléron et se poursuit au delà de Battice. On l'aperçoit de loin, de la Baraque-Michel, de Malchamp, de St-Roch (au delà d'Aywaille), et de diverses localités du Limbourg au nord de la Meuse, peut-être de la Baraque Fraiture. Cote 291.

« Le Coftice formait la limite entre l'avouerie de Fléron, le duché de Limbourg et le Pays de Liége.

« Dans les temps anciens, le Coftice était célèbre. Le prédicant calviniste De Jung y organisa un prêche solennel le 18 octobre 1566 [1].

« Le jour des Rogations, huit paroisses arrivaient au Coftice avec leurs processions, pour y prier et chanter des cantiques » [2].

Ce fut donc de tous temps un lieu religieux et légendaire, et les clous du vieux Tilleul actuel représentent des traditions qui se déforment de plus en plus et se perdent.

Certains de ces clous, énormes, dépassent de 4 ou 5 centimètres, et pourraient aider les cloueurs à atteindre en grimpant les premières branches.

J'ai publié ailleurs une photographie de cet arbre superbe [3].



[1] *Le château de Rochette et ses Seigneurs. L'avouerie de Fléron*, par le chev. DE HERENNE. *Bull. Inst. arch. liégeois*, 1891.

[2] *Histoire de la ville de Herve*, par A. DE RYCKEL. Liége, chez Demarteau, 1906.

[3] CHALON. *Les arbres remarquables de la Belgique*, N° 53.



LE CHÊNE DE MONSTREUX (NIVELLES)

« Les paysans des environs ont pour le Chêne de Monstreux une grande vénération, et la mèche de cheveux que j'y ai vue suspendue au moyen d'un clou, me fait croire qu'ils y viennent parfois lier leurs fièvres » [1]



[1] A. Cosyn. *Le Brabant inconnu*, p. 37, avec une photographie du tronc.

Voir aussi : Chalon, *op. cit.* N° 25.



LE TILLEUL DE HERVE

AU LIEU DIT : LES SÎ BATCHS

Les six bacs, ou six fontaines, se trouvent à la limite nord-est de la ville de Herve. Il y a environ une dizaine d'années, la ville fit élever une construction pour mettre à l'abri les femmes qui venaient rincer le linge (je dis rincer, et non laver, car ici toutes nos sources donnent une eau dure).

Cette construction se trouve au pied d'une colline, et le Tilleul, à gauche des arcades et à douze mètres en arrière.

C'est un bel arbre, dans la force de l'âge. A 1 m. 50 au dessus du sol, il mesure 2 m. 06 de circonférence ; la circonférence à ras de terre est un peu plus grande.

Un grand nombre de clous sont enfoncés dans l'écorce, ce qui constitue son principal intérêt. En outre, un crucifix y est attaché. Serait-ce un arbre où l'on vient clouer la fièvre? Je le donne avec ce point d'interrogation (1).

(1) Communication de M. G. Petit-Bois, ingénieur.

M. Peuteman ajoute : C'est selon moi, un de ces arbres qui, comme ceux de l'ancien « Grognon » à Namur, fut planté pour donner un peu d'ombre aux nombreuses lavandières qui venaient rincer leur linge dans les eaux proches.





Tilleul cloué de Gilly. Partie du tronc.



LES TILLEULS CLOUÉS DE GILLY

Il y avait à Gilly deux Tilleuls, entre lesquels s'élevait un calvaire. Un seul persiste aujourd'hui, vieux et creux à la base. Il mesure 3 mètres 50 de circonférence à 1 mètre 50 du sol. C'est l'arbre cloué le plus remarquable de la Belgique(1).

L'habitude d'y planter des clous se continue de nos jours. On peut en voir beaucoup à tête neuve et pas du tout rouillée. Le tronc est littéralement recouvert de clous de toutes sortes, depuis les parties visibles des racines les plus éloignées, jusqu'à la hauteur de deux mètres et même plus haut; on a dû apporter des chaises et des échelles pour ficher les plus élevés. Il serait impossible de les compter, il y en a des milliers. Beaucoup sont disposés en forme de croix, ou figurent des dessins primitifs, ainsi qu'on peut le voir sur notre photographie.

Au point de vue botanique, l'arbre est sans doute très

(1) Renseignements de M. Fromont, secrétaire communal.

vieux, pour avoir atteint de telles dimensions avec un traitement aussi barbare.

On observe à une certaine hauteur (2 m. et davantage) sur le tronc, côté chemin, cinq ou six gros crampons. N'ont-ils pas servi à attacher une croix ou une chapelle?

Voici l'itinéraire pour visiter le Tilleul cloué de Gilly ; de la gare de Gilly-Sart-Allet, il y a juste une demi-heure de marche.

En sortant de la gare, prendre à droite le long des palissades de la voie ferrée. Passage à niveau; tourner à droite et le traverser. On se trouve sur la grande route Charleroi-Fleurus-Namur, avec rail de tram; sur la colline en face, et juste dans l'axe de la route, le maigre et haut clocher de Sart-Allet. Une côte un peu raide; on laisse ce clocher à gauche, en suivant toujours le rail, jusqu'à ce qu'on trouve à gauche la *Rue de Soleilmont.* Cette rue n'est qu'un chemin de campagne : l'abbaye de ce nom apparaît dans le fond (*Soleilval* serait plus exact que Soleilmont).

On peut aussi prendre simplement à Charleroi le tram électrique Charleroy-Gilly; le terminus, c'est précisément la rue de Soleilmont.

Je donne tous ces détails parce que ce pays est tellement peuplé de Flamands, qu'un Wallon ne se renseigne pas sans difficulté.

Le Tilleul se trouve à une centaine de mètres de l'abbaye, à mi-côte d'une colline, en face de la porte de la ferme. Aucun autre arbre dans les environs; sur le talus, à quelques mètres de distance, on voit encore la souche toute pourrie du second Tilleul; le calvaire a disparu, sans laisser de traces. Tout près passe le remblai d'une voie

ferrée et un peu plus loin s'avance, menaçant, le *terri* d'un charbonnage.

Comment dans ce pays si noir, si industriel, trouve-t-on encore d'antiques superstitions et des abbayes au nom poétique ?

Ceci tuera cela !

J'évalue à 70.000 le nombre des clous actuellement visibles, fichés dans le Tilleul de Soleilmont. Le calcul est simple : il est impossible d'appliquer sur le tronc une longueur d'un décimètre sans rencontrer 10 clous. Cela fait 100 par décimètre carré, 10.000 par mètre. Or, la partie enclouée représente un cylindre de 2 mètres de hauteur sur 3 mètres 10 de tour, ou 6 mètres 20 de surface, à laquelle il faut ajouter les racines et les branches au-dessus de 2 mètres. Quant aux clous cachés sous l'écorce, qui les comptera ?

Pendant que je photographiais, une femme de cinquante ans environ est venue. Après avoir marmotté quelques paroles, elle a tiré de sa poche un clou et un marteau, elle a vivement enfoncé le clou, puis elle a littéralement pris la fuite. Etait-ce par crainte que la maladie ainsi clouée ne la rattrapât ? On dit que le passant arrachant un de ces clous par désœuvrement ou incrédulité prendrait certainement la fièvre correspondante.

Je me suis gardé d'y toucher.

Le Tilleul de Soleilmont montre un triangle de bois mort, où le zèle des cloueurs s'est exercé plus que sur l'écorce des régions voisines. C'est la zone que nous reproduisons ici en phototypie, et qu'on peut regarder à la loupe ; elle est orientée vers le S. E.

L'arbre mourra, prochainement peut-être. Ou bien des mains pieuses le feront disparaître. Ou bien le remblai du

charbonnage l'atteindra. Eh bien, ce serait un crime de le débiter en bûches et de le brûler. Il faut le racheter, pour le placer dans un musée de folklore avec une simple étiquette :

BELGIQUE CENTRALE *1912.*





ARBRE DE LA LIBERTÉ DE MÉLEN

J'ai parlé ailleurs de cet arbre (1), un Chêne planté en 1793. M. Ch J. Comhaire écrit (2) :

« Il est à signaler aussi que cet arbre présente un intérêt folklorique. Sur le tronc sont fichés çà et là des clous. Nous avons là un arbre à clous, type bien connu de nos folkloristes, de tous ceux d'entre nous qui recherchent et étudient les croyances et les usages populaires. Conservons donc, raison de plus, le vieux Chêne de Mélen. »

Ces clous ont-ils été enfoncés par des gamins en quête de mauvais coups? C'est peu probable, car les polissons ne se promènent ordinairement pas avec un marteau à la main et des clous dans leur poche. L'hypothèse de M. Comhaire est la plus vraisemblable. Et alors il faut noter que cette tradition si vieille de clouer sa maladie à un arbre s'est attachée à un sujet relativement récent, planté seulement en 1793, et représentant une idée absolument étrangère à la religion et aux pèlerinages.



---

(1) Chalon, *op. cit.* pp. 37 et 78.
(2) *La Meuse*, 14-6-1912.



LES FONTAINES MERVEILLEUSES

BEAUMONT

On sait que Beaumont possède une admirable promenade, les Roquettes, à flanc de côteau, entre les ruines des fortifications et de la formidable tour *la Salamandre* (¹), et la pittoresque vallée arrosée par la Hante ou rivière de Beaumont.

A mi-chemin des Roquettes s'élève la chapelle de St.-Julien, entourée de quelques grands arbres; c'est un petit sanctuaire qui semble abandonné et qui ne présente absolument rien de remarquable. On en ignore l'origine; un document de 1608 le désigne sous le nom de *Lobiette;* il s'écroula en 1713 et fut reconstruit peu de temps après, tel que nous le voyons aujourd'hui (²).

A cinquante mètres de la chapelle existe une fontaine entourée de buissons, auxquels sont accrochés d'innom-

---

(¹) Château de Richilde, comtesse de Hainaut, XIe siècle.

(²) BERNIER. *Hist. de la Ville de Beaumont*, dans *Mém. de la Soc. des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut*, 1879.

brables chiffons qui volent au vent. La fontaine est simplement encadrée de pierres brutes, sans margelle ni construction aucune.

Or, son eau fait des miracles, et ces loques sont les remerciements des malades guéris. On y recourt spécialement pour les doigts blancs, panaris, ongles incarnés, clous et tumeurs. Les malades viennent y baigner leurs plaies, les lavent, les entourent de linges préalablement mouillés dans l'eau merveilleuse, et après guérison, reviennent lier aux broussailles les loques souillées. Imaginez d'après cela la nature et l'aspect des bandes de pansement et compresses d'ouate appendues, que le vent parfois détache, promène sur le sol, et même précipite dans les eaux de la source, où elles flottent. On pense à la piscine de Lourdes, telle que la décrit Zola.

La fontaine des Roquettes, dont on ne niera point l'étroite parenté religieuse avec le Chêne d'Herchies, existait naturellement avant la chapelle, avant le christianisme lui-même. Et peut-être dans les temps de l'humanité primitive, des malades venaient lui demander et obtenir guérison. Saint Julien est arrivé plus tard, héritier inconscient des traditions antiques, et simple forme de l'évolution millénaire.

Et l'évolution se continue encore. Depuis une dizaine d'années, on célèbre le second dimanche de juillet une cérémonie publique en l'honneur de saint Julien : cortège, comprenant les anciennes confréries de la ville, gildes de St.-Laurent, St.-Sébastien, St.-Georges; messe en musique près de la chapelle, sermon par un moine, retour au travers du superbe parc du prince de Caraman Chimay. A quelles racines obscures, préhistoriques, se rattachent ces modernités ?

Car on a trouvé des silex taillés dans les environs de Beaumont; et l'on sait que l'âge du bronze déjà remonte dans nos contrées à deux mille cinq cents ans avant notre ère.

Le culte des sources faisait partie du druidisme; il fut en honneur chez les Ligures, d'origine aryenne, qui se fusionnèrent dans l'Europe occidentale avec les tribus néolithiques. Les Grecs et les Romains pratiquaient les sacrifices aux déesses des sources et des fontaines. Le moyen âge et les temps actuels y ont cherché la présence ou la manifestation de divinités, bienfaisantes pour ceux qui vont sur place les implorer; et la suggestion aidant, les miracles ne se comptent plus.

La science moderne a reconnu dans les eaux profondes de la terre la radioactivité. Des maladies sont ainsi guéries, mais il faut aller au griffon même, car l'eau mise en bouteilles et transportée perd en peu de jours ses propriétés thérapeutiques. La grande vogue des stations thermales se justifie.

Il est impossible de ne pas voir entre tous ces faits une étroite connexité.

HASTIÈRE

Des sources merveilleuses, on m'en signale encore bien d'autres. L'eau qui sort de terre est le plus simple des fétiches, et sans doute un des plus anciens.

Nous lisons dans *Wallonia* (1) :

« La fontaine de Saint-Walhère — qu'on appelle en

(1) Numéro de juin 1912, p. 319.

wallon Saint-Vôhî — jaillie de l'endroit où le corps du saint fut amené sur la rive, s'est trouvée naguère à jamais submergée par suite des travaux d'élargissement du lit de la Meuse. Des riverains prétendent que si les eaux du fleuve sont bien claires, on peut encore voir soudre la fontaine qui tarde à se perdre dans les flots.

« On donne à présent le nom de Saint-Vôhî à une autre fontaine qui se trouve à une grande distance et à un emplacement bien différent. Le chemin suivi par les pèlerins de la vallée est la grande route qui part de Tahaut, hameau d'Hastière-Lavaux, vers Anthée, à travers la forêt. La nouvelle fontaine de Saint-Vôhî jaillit de la roche au bord de cette route, vis-à-vis de deux cabarets de construction assez récente et dont l'un porte l'enseigne : *Café de la Source.* Cette eau, dit-on, est tiède en hiver et froide en été, ce que les bonnes gens considèrent comme une merveille. La nouvelle fontaine est à présent de plus en plus réputée chez les pèlerins ; ils y emplissent des bouteilles qu'ils ont apportées, parfois même des tonnelets. Elle sert, comme servaient les eaux de l'ancienne fontaine de Saint-Walhère : on en fait boire au bétail pour le préserver des maladies, on en verse sur la tête des céphalalgiques pour les guérir. Le jour du grand pèlerinage, il est peu de fidèles qui ne viennent au moins y tremper leurs mouchoirs pour s'en laver la figure.

« Le pèlerinage de Saint-Vôhî a lieu à Onhaye, le dimanche qui suit le 27 juin. On estime le concours du peuple à quatre ou cinq mille personnes. »

Nous surprenons ici une substitution fort intéressante : l'ancienne fontaine est noyée par les travaux des ingénieurs de la Meuse ; aussitôt la légende et le merveilleux se trans-

portent sur une autre source, fort éloignée, qui hérite du même crédit et fait sans doute les mêmes miracles.

Le 27 juin! Cette date est fort proche du 21 juin, solstice d'été, une des fêtes religieuses les plus célèbres chez les Egyptiens, et probablement aussi chez les peuplades néolithiques de nos contrées. Simple coïncidence, dira-t-on.

HAEKENDOVER

La source d'Haekendover n'est pas moins curieuse. Un bassin de 5 mètres de diamètre et davantage, entouré d'une imposante grille, reçoit le trop-plein de la fontaine, abritée sous un petit édifice voisin. Mais le jour du pèlerinage, il n'y a plus d'eau, il ne reste que de la boue foulée par des fidèles qui se bousculent. Des industriels prévoyants ont dès la veille rempli des milliers de bouteilles, anciennes bouteilles de pharmacie pour la plupart, de toutes formes et de toutes grandeurs; on peut en acheter une pour quelques sous. C'est une eau merveilleuse, pour les chevaux principalement, pour les bestiaux aussi, et même pour les gens; on voit des pèlerins convaincus mouiller leur mouchoir et se laver soigneusement la figure.





LE CHÊNE D'ENTRE DEUX BOIS

ABORDONS maintenant une autre série, les arbres adorés pour eux-mêmes, et dont les fragments emportés comme reliques font des miracles.

Nous retrouvons ici une évolution de l'idée religieuse identique à celle que M. Monseur a mise en lumière pour les arbres cloués. D'abord l'humanité primitive suppose que l'arbre est dieu, ou du moins qu'il est le séjour d'une divinité mystérieuse et puissante, qu'on peut essayer de fléchir. Plus tard, aux fragments du bois on donne la forme du dieu lui-même, du fétiche, du saint, et l'idée religieuse se concrète et se personnifie dans la statuette.

Les renseignements suivants sont extraits (résumés) de l'*Histoire de Notre-Dame de Bon-Secours*, par l'abbé Petit, curé de Baudour [1].

Bon-Secours s'élève sur une colline dominant le pays de toutes parts. Au commencement du xvie siècle, il y avait sur le sommet un Chêne qui, paraissant diviser le

---

[1] Tournaí, Casterman, 75 centimes.

bois en deux parties, avait été appelé pour cette raison le *Chêne d'entre deux bois.*

Dans le corps de ce Chêne, une pieuse femme creusa une petite niche et y plaça une image de la Vierge.

D'autres personnes allèrent faire leurs dévotions devant cette image, qui se détériora par le temps au point qu'il n'en restait presque plus rien. On l'appelait *Notre-Dame du Chêne d'entre deux bois.*

En 1606, donc un siècle plus tard, on ne voyait plus que les traces d'une niche dans le tronc de l'arbre fort ruiné et décrépit, et sur le sol quelques pierres, que les pèlerins avaient apportées pour s'y agenouiller. L'image avait disparu.

Un nommé Martin Lebrun, licencié en théologie, employa ce qui restait de l'arbre à faire confectionner une statue de la Vierge, et il éleva à la place du Chêne une pyramide en pierre avec l'image de Notre-Dame au milieu, à sa droite Saint-Quentin et à sa gauche Saint-Martin. Cette pyramide a ainsi précédé la chapelle qui fut bâtie en 1636.

« Les dévots, nous dit M. l'abbé Petit, emportaient avec eux, pour souvenir de leur pèlerinage au Mont de Péruwelz, quelque éclat du Chêne d'entre deux bois, qu'ils regardaient comme un objet béni du ciel. *Une puissance merveilleuse y était attachée* ... le P. François, récollet, a assuré avoir vu et connu une jeune fille qui fut guérie d'un chancre en appliquant dessus une parcelle du Chêne d'entre deux bois. »

C'est à l'occasion de l'érection de la chapelle, que la désignation *Notre-Dame de Bon-Secours* fut appliquée pour la première fois.

Je me demande si le Mont de Péruwelz n'a pas été dans les anciens temps le lieu d'un culte païen, dont le Chêne d'entre deux bois, ou peut-être au même endroit un arbre plus ancien, aurait été l'objet. Tout me porte à le croire, la situation sur un point culminant, et l'espèce de l'arbre, le Chêne sacré des Druides, et surtout la persistance des manifestations religieuses Pourquoi la personne pieuse aurait-elle choisi ce Chêne pour y attacher la première statue de la Vierge? Et d'après le récit de M. l'abbé Petit, l'arbre me semble jouer un rôle bien plus important que la statue.

Saint Piat évangélisa le Tournaisis au commencement du ɪvᵉ siècle, mais combien de populations, dans les campagnes, dans cette immense Forêt Charbonnière qui s'étendait de l'Escaut à la Sambre, restèrent fidèles aux anciennes superstitions ! Il n'est point téméraire de supposer que le Mont de Péruwelz fut toujours l'endroit sacré et redoutable...

Dans la biographie de saint Lambert, par Nicolas, chanoine de Liége, qui vivait au xɪᵉ siècle; dans l'allocution pastorale de saint Eloi aux Belges de son époque, le vɪɪᵉ siècle [1], nous trouvons la preuve que les habitants du Limbourg, au vɪɪᵉ siècle, avaient encore des dieux locaux, et se réunissaient dans des lieux consacrés pour célébrer les rites de leur culte idolâtre. Saint Lambert allait les y trouver...

D'après ce qu'on vient de lire, le Chêne d'entre deux bois était adoré pour lui-même, avant d'avoir hospitalisé

---

[1] Documents cités par Schayes, *Les Pays-Bas avant et durant la domination romaine*, Bruxelles, Weissenbruch, 4 vol. in 8°, 1877.

la première statue de la Vierge, et après la disparition de celle-ci, quand la niche resta vide ; de simples fragments de son bois faisaient des miracles.

Enfin une importance considérable s'attache à ce fait que la seconde statue de la Vierge, celle qui reçoit les hommages de trente mille pèlerins chaque année dans la somptueuse basilique de Bon-Secours, a été taillée dans son bois et non d'un bois quelconque.

C'était donc certainement un arbre fétiche, dont l'idée religieuse actuelle représente la continuation ; le culte moderne de la Vierge s'est développé à son ombre et a survécu à sa ruine.

La maison Brepols de Turnhout, qui a la spécialité des images populaires polychromes et des cartes à jouer, publie une image de Notre-Dame de Bon-Secours, analogue à celle de Notre-Dame de Montaigu. Nous en empruntons la description au magistral ouvrage de Van Heurck et Boekenoogen [1] p. 98 :

« A l'intérieur d'un double encadrement, un bois encadré, 276 $\times$ 197. Au centre, un arbre dont le tronc se bifurque à une certaine hauteur ; les deux branches résultant de cette bifurcation sont notablement écartées, de façon à loger entre elles une grande statue en pied de la Vierge... Chaque bifurcation de l'arbre porte trois médaillons superposés représentant dans de petits tableaux naïfs une guérison obtenue par l'intercession de Notre-Dame de Bon-Secours... »

Notons ici, comme pour Notre-Dame de Montaigu,

[1] *Histoire de l'imagerie populaire flamande.* In 4° de 728 p. avec nombreuses figures et planches originales. Bruxelles, Van Oest. 1910.

l'intention formelle de représenter une apparition de la Vierge elle-même dans l'arbre, ce qui est tout à fait contraire à l'histoire du Chêne d'entre deux bois telle que nous la raconte l'abbé Petit.





NOTRE-DAME AUX TILLEULS

Cette légende de la Vierge apparaissant dans un arbre, ou s'attachant à un arbre qu'elle préfère entre tous les autres, se retrouve souvent dans les croyances populaires. Van Heurck et Boekenoogen [1] nous apprennent les détails relatifs à *Notre-Dame aux Tilleuls,* pour laquelle Brepols a aussi publié une image représentant la Vierge dans la bifurcation des deux branches d'un énorme Tilleul. Citons textuellement :

« Une légende très populaire dans le pays d'Uden (Brabant, Pays-Bas), raconte que l'image miraculeuse de la Vierge aurait crû naturellement sur un Tilleul qui se trouvait à l'emplacement occupé actuellement par la chapelle de Notre-Dame. De là le nom de Notre-Dame aux Tilleuls *(Onze-Lieve-Vrouw ter Linde).* La chapelle édifiée à la place qu'occupait précédemment le Tilleul sacré, se trouve déjà mentionnée dans des pièces officielles datant de 1358. On peut en conclure qu'elle existait vers le milieu du XIV[e] siècle. La vénération pour cette image s'accrut d'année en

---

(1) *Op. cit.*, p. 46.

année, les pèlerins et les processions devenaient de jour en jour plus nombreux, quand la Réforme, les querelles religieuses et les guerres arrêtèrent cet élan de dévotion.

« En 1674, les pères croisiers s'appliquèrent à faire refleurir le culte de Notre-Dame aux Tilleuls. Leurs pieux efforts furent couronnés de succès. De nouveau, de tous côtés affluèrent pèlerins et processions. En 1697, les pères furent autorisés à construire un couvent avec le produit des offrandes; en 1712, à agrandir la chapelle. L'affluence des fidèles arriva à son point culminant vers le milieu du xviiie siècle, mais la révolution française fut cause d'une nouvelle et profonde décadence. Les pères furent expulsés en 1812. Le culte, qui avait presque cessé d'exister à la suite de leur départ, a repris depuis 1840, et la foule des pèlerins malades qui viennent s'agenouiller aux pieds de l'image de Notre-Dame aux Tilleuls, et lui demander leur guérison, devient de plus en plus considérable. Les pères ont pu bâtir récemment un couvent et une église magnifiques. »

Cette histoire se passe aisément de commentaires.





LE PÈLERINAGE DE MONTAIGU

L'ARBRE, survivance du paganisme, est d'abord adoré pour lui-même, et il fait des miracles. Plus tard, on y adjoint une statuette de Vierge ou un crucifix, plus tard encore, on bâtit une chapelle, et enfin une église et même une basilique; tel est l'ordre naturel des événements. Une fois de plus nous voyons se produire le phénomène à Montaigu.

Nous lisons dans le savant ouvrage de Reinsberg-Duringsfeld (1) :

« Le chantre et chapelain de Notre-Dame de Zichem, Lodewijk Van Velthem, qui composa vers l'an 1300 un livre de vers intitulé *Spiegel Historiael, Miroir historique*, nous raconte qu'entre Diest et Zichem, il y eut un Chêne formant une espèce de croix, qui était en grande vénération chez les habitants des environs. On s'y rendait fréquemment en pèlerinage pour se guérir, et quantité d'hommes estropiés qui y regagnèrent l'usage de leurs membres, pendirent aux branches du Chêne, en signe de leur rétablis-

(1) *Calendrier belge; fêtes religieuses et civiles.* Tome I, p. 317.

sement, leurs cannes à crochet et leurs béquilles. D'où le nom de *Scherpenheuvel, Colline des potences.*

« Mais pour donner un but chrétien à ces pèlerinages, que le clergé essaya en vain d'abolir, on attacha au Chêne une petite statuette de la Vierge. Du moins, vers 1400, on y vénérait déjà une image miraculeuse de la Vierge attachée à un Chêne, et on y priait surtout contre la fièvre. »

Vient ici le récit d'un miracle qui donne au pèlerinage un renom toujours croissant. Je continue la citation de l'auteur : on remarquera que l'arbre privé de sa statuette attire toujours la même foule et opère les mêmes miracles.

« En 1580, la statue disparut, sans que l'on pût découvrir les auteurs de ce vol, mais cette circonstance ne diminua pas le nombre des visiteurs qui s'y rendaient pour être délivrés de la fièvre, et en 1587, un échevin de Zichem se procura, près d'une femme pieuse de Diest, une statue de la Vierge qu'il plaça dans la niche du Chêne restée vide depuis sept ans.

« Le nombre des pèlerins augmentant de jour en jour, le curé de l'église Saint-Eustache à Diest fit construire en 1602, à côté du Chêne, une petite chapelle en bois, où il plaça l'image sur un autel.

« L'image y étant mise donna occasion au zèle des pèlerins de couper des parcelles du bois du Chêne, et comme le 8 septembre 1603 on compta plus de vingt mille pèlerins qui vinrent visiter la chapelle, l'autorité jugea nécessaire d'abattre l'arbre pour éviter les accidents. Une partie de ce Chêne fut donnée à l'archiduc Albert d'Autriche, le reste servit à faire des images de Notre-Dame, lesquelles se vénèrent encore aujourd'hui en plusieurs endroits de la Belgique. La vente des images appartenait, en vertu d'une

ordonnance de 1617, exclusivement à l'église de Scherpenheuvel.

« Le 19 juillet 1603, on construisit une chapelle plus grande en pierres. Elle fut consacrée le 13 juin 1604 et dédiée à la Vierge par l'archevêque de Malines, Mathias Hovius, mais elle fut détruite en 1627, lorsque fut achevée la belle église dont Albert et Isabelle avaient posé la première pierre en 1609.

« Dans notre temps, il n'y a presque pas de jour sans procession, depuis le mois d'avril jusqu'à la fin de septembre, de sorte que le nombre des pèlerins qui vont voir Scherpenheuvel s'élève chaque année à cent mille hommes. »

Et toujours la même dévotion matérielle et brutale, bien païenne : enlever et conserver comme reliques des parcelles de l'arbre ; faire avec le bois — et non d'un bois quelconque — des statuettes qui vont au loin porter le miracle.

L'image naïve que l'on trouvera en tête de ce volume est celle-là même qu'on vend aux pèlerins de Montaigu, Haekendover et autres lieux. Elle mesure exactement le niveau religieux des populations auxquelles elle est destinée. On remarquera qu'elle représente une apparition de la Vierge elle-même dans l'arbre, et nullement un arbre avec chapelle ou statuette. Sur les cent mille pèlerins de Montaigu, combien y en a-t-il qui établissent cette différence?





LE HÈTRE FÉTICHE D'HABAY

Il y avait à Habay-la-Neuve, un arbre fétiche, objet d'un culte particulier, et rappelant tout à fait l'Epine d'Haekendover. En quelques mots, voici l'histoire ([1]).

En 1824, une pieuse personne, Marie-Louise Mousty, d'Habay, épouse de Claude-Charles Gillet, eût l'idée d'attacher une statuette de la Vierge, incluse dans une petite caisse vitrée, à un gros arbre du bois de Bologne, sur la route de Neufchâteau et non loin d'Habay.

Avant 1824, cet arbre, un Hêtre, n'avait aucune notoriété. C'était un gros arbre, rien de plus. Il appartenait au domaine de la Trapperie, alors château de la famille d'Anethan, aujourd'hui propriété du vicomte de Currel. L'arbre fut acheté avec un lopin de terre dont on fit un jardinet, et on y installa un banc pour les pèlerins. Sous la caisse vitrée était accroché un tronc pour les offrandes.

La statuette ne tarda pas à faire des miracles, nous

([1]) Ces détails sont extraits d'une brochure, *Notre-Dame de Grâces*, par Joseph Didier, curé á Habay-la-Neuve. Arlon, sans date, 3e édition, 32 p.

apprend M. l'abbé Didier ; les croyants en connurent le chemin. Vers 1835, une chapelle fut construite à cinq cents mètres de l'arbre ; la statue y fut installée en grande pompe. Actuellement, chaque année, le 15 août, *des milliers* de pèlerins s'y rendent en procession.

L'arbre ne fut pas abandonné. On y fixa à cinq mètres du sol une nouvelle statuette de la Vierge, dans une autre petite caisse vitrée ; au-dessus, un crucifix, cloué également au corps de l'arbre ; le jardinet, le banc et le tronc des offrandes furent conservés.

Mais à partir de 1824, les pèlerins prirent l'habitude d'enlever à l'arbre des fragments d'écorce et de bois, qu'ils emportaient comme reliques et conservaient précieusement. L'arbre fut si bien entaillé et dépécé, qu'il fallut l'entourer d'une tôle protectrice. Ce renseignement n'est pas dans la brochure : il m'a été donné par plusieurs personnes différentes d'Anlier, d'Habay et de Marbehan, et notamment par Mme veuve Henri Gillet, petite-fille de la fondatrice.

Le 11 juillet 1898, le Hêtre d'Habay fut brûlé. Il avait alors 3m25 de circonférence. Sans doute, le traitement barbare auquel il était soumis depuis 1824 l'avait empêché de grossir beaucoup.

M. l'abbé Didier nous dit « qu'une main sacrilège y a mis le feu. » N'est-ce pas plutôt la main pieuse d'une personne scandalisée de voir l'arbre lui-même honoré d'un culte païen, et désireuse de concentrer toute la ferveur des pèlerins sur la chapelle plus orthodoxe ?

Une preuve encore que le Hêtre d'Habay était adoré pour lui-même, c'est que la partie de son bois, ayant échappé à l'incendie, a été précieusement recueillie et qu'on en a confectionné une croix. La propriété miracu-

leuse appartient à ce bois, et non à un bois de Hêtre ou de Chêne quelconque.

D'époque plus récente que l'Epine d'Haekendover, dont les traditions se perdent dans la nuit des temps, le Hêtre d'Habay est donc encore un arbre intéressant.





LE VIEUX CHÊNE DE FOY-NOTRE-DAME

DANS une brochure publiée en 1908, *Histoire de Notre-Dame de Foy*, par le P. Banneux, S. J. ([1]), nous lisons d'intéressants détails sur le vieux Chêne où fut trouvée la statue miraculeuse.

L'arbre appartenait à Messire de Celle. Il fut vendu à Innocent Delimoir, batelier à Dinant, qui l'abattit en 1609. Ce Chêne avait alors huit pieds de diamètre ; prenons le pied de Namur — dit de Saint-Hubert — et nous calculons 2 mètres 32 de diamètre, ou 7 mètres 28 de circonférence. Un bel arbre !

« La statuette, en pierre, semble dater de la fin du XIVe siècle, ou du commencement du XVe. On peut supposer qu'elle a été cachée dans le Chêne pendant 150 ou 200 ans, l'écorce étant arrivée à recouvrir la niche où elle avait été déposée entre 1400 et 1425. »

Le Chêne était donc déjà célèbre et énorme en l'an 1400, puisqu'on l'avait choisi pour y creuser une niche et y placer une statuette de 22 centimètres de hauteur.

([1]) Namur, Godenne, 70 pages et 8 gravures.

Dès que le Chêne fut abattu, la statuette commença à faire des miracles, nous explique l'auteur.

Elle fut placée pendant quatre années environ dans le tronc d'un autre Chêne voisin, puis dans la chapelle du château, puis (en 1618) dans un petit sanctuaire ayant huit pieds de diamètre comme le premier arbre, et élevé sur l'emplacement de celui-ci; enfin dans une grande église bâtie en 1626, où elle est aujourd'hui.

Citons encore le P. Banneux : « Les moindres parcelles des deux Chênes, les racines, les sciures même, servirent à la réalisation d'une quantité de miracles parfaitement avérés. »

Déjà en 1609, les pères jésuites avaient un collège à Dinant. Il se procurèrent les débris du gros Chêne et en firent sculpter des statuettes qu'ils distribuèrent dans le monde entier. L'auteur de la brochure en cite un grand nombre; toutes font des miracles, ... dit le P. Banneux.





LE PLATANE DE TRAZEGNIES

Dans la cour de l'ancien château existe un Platane qui a bien 150 ans d'âge. A hauteur d'homme, il mesure 3 mètres 35 de circonférence.

C'est l'arbre des pèlerins de Saint-Laurent. Et le jour du pèlerinage (la chapelle et la statue du saint se trouvant encore aujourd'hui dans le château), chaque pèlerin emporte une feuille du Platane.

La coutume doit être ancienne ; qui en dira l'origine ? L'arbre en question a remplacé un autre arbre des pèlerins, disparu par vétusté, et ainsi nous remontons bien loin le cours des années [1].

J'ai été voir le Platane de Trazegnies (19.4.1912). C'est un arbre superbe, vraiment majestueux. Le château est actuellement en ruine. La porte qu'on remarque sur la photographie, à droite de l'arbre (derrière les charrettes), est celle d'un cabaret, avec enseigne *Café joli (sic)*. La porte de gauche est celle de la chapelle, un simple vestibule du château, sans ornementation spéciale, avec, dans le fond,

---

(1) Renseignements de M. Edm. Peny.



Platane dans la cour du Chateau de Trazegnies.

l'autel. On circule librement dans les cours et dépendances de cet ancien domaine seigneurial.

La fête de Saint-Laurent tombe le 10 août. Il y a ce jour-là à Trazegnies des milliers de pèlerins ; foire, mendiants, malades, et tous les accessoires ordinaires des pèlerinages.





L'ÉPINE D'HAEKENDOVER

Dans le cimetière, à gauche de la façade de l'église, s'élève une Epine, en flamand *Spikdoorn,* mesurant une circonférence de 1 m. 20 à hauteur d'homme.

On a entouré le tronc d'un grillage à mailles étroites, qui n'empêche guère les pèlerins d'enlever des parcelles de l'écorce. La ramure, fournie et régulière, se déploie seulement — pour cause ! — à 3 ou 4 mètres au-dessus du sol. L'Epine d'Haekendover est certainement centenaire ; ce sont les pèlerins qui l'ont empêchée de se développer davantage.

Cet arbre rappelle celui qui, vers la fin du VIIe siècle, aurait été miraculeusement désigné aux trois vierges issues de la noble race d'Octavien, empereur et roi, comme marquant l'emplacement de la première église du village. Le magnifique rétable du XIVe siècle, conservé dans le temple actuel, offre une représentation de la coupe de l'Epine primitive. De tout temps, le pèlerinage d'Haekendover fut célèbre ; les archiducs Albert et Isabelle, notamment, le protégèrent. Le 28 mars 1910, j'ai vu des campagnards flamands, juchés sur des échelles, couper au moyen de

serpes et de sécateurs une quantité de branchettes pleines de sève ; ils les débitaient ensuite en menus morceaux à des centaines de pèlerins qui se disputaient ces porte-bonheur ([1]).

Il est fort probable que l'arbre du VIIe siècle représentait un arbre fétiche, antérieur au christianisme, et marquant déjà l'existence et le prétexte de certains rites païens.

La légende des trois vierges en extase devant le buisson verdoyant et fleuri au milieu de la neige (le 13e jour après l'Epiphanie), est rapportée en détail dans *Histoire... d'Haekendover*, par P. V. Bets, curé-doyen de Léau ; 1898 ([2]).

Il est très facile de se rendre à Haekendover : de Tirlemont, une simple promenade. Le lundi de Pâques, jour de la grande affluence des pèlerins, le spectacle vaut le voyage et égale peut-être en folie mystique la célèbre procession dansante d'Echternach ([3]).

J'ai vu Haekendover le 8 avril dernier; en raison de la foule massive des pèlerins, de la bousculade et des chevaux, je n'ai pu pénétrer dans le cimetière qu'après la sortie de la procession. Un bonhomme avait appliqué une échelle contre l'arbre, et sans être inquiété, il coupait des branchettes au moyen d'un sécateur ; puis, descendu, il les rangea dans un grand panier. L'examen le plus attentif ne m'a décélé aucune différence entre ces rameaux et ceux de

---

([1]) Renseignements J. Peuteman.

([2]) M. Comhaire cite la 4e éd. de cet ouvrage, publiée en flamand en 1895.

Consulter aussi REINSBERG-DÜRINGSFELD, *op. cit.* I, p. 251.

([3]) Consulter le journal *La Pensée* du 21 avril 1912.

la haie voisine; des bourgeons floraux se montraient parmi les jeunes feuilles [1].

M. Ch. J. Comhaire a publié dans le journal *Le Vieux Liége* une relation du pèlerinage d'Haekendover. L'article a été reproduit en brochure [2]. Nous en extrayons le passage suivant, qui a plus spécialement trait à l'arbre fétiche :

« Au milieu du terrain, se dresse une splendide Epine arborescente, dont le tronc centenaire porte son feuillage à trois ou quatre mètres au-dessus du sol. Nous remarquons un campagnard qui tire de sa poche un immense couteau pliant à large lame, l'ouvre, et se met en devoir de couper une lanière dans l'écorce du vieil arbre. Aussitôt deux, trois, dix autres pèlerins de l'imiter, et dix autres encore. Ils enveloppent avec soin chacun leur fragment d'écorce dans leur mouchoir de poche. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire de ce talisman ? Voici un jeune gas qui rit bouche fendue jusqu'aux oreilles : il vient d'arracher une lanière bien longue d'un pied! En un quart d'heure, l'arbre a perdu toute son écorce jusqu'à hauteur d'homme, il montre son blanc aubier qui semble pleurer... Mais voilà que s'amènent deux gendarmes, ils s'approchent vivement de l'arbre et en éloignent lestement les trop religieux campagnards. Une longue discussion, qui paraît aussi animée que démonstrative, s'est engagée entre les deux camps : l'autorité qui doit protéger le bel arbre, et les paysans qui veulent absolument s'approvisionner de ce précieux talisman. Nous eussions peut-être attendu longtemps l'explication de cette discus-

---

[1] J'ai publié une photogravure de l'Epine d'Haekendover dans *Arbres remarquables de la Belgique*, N° 497.

[2] Liège, Vaillant-Carmanne, 1897.

sion, dont nous ne comprenions pas le suave parler dans le plus pur moedertaal tirlemontois, s'il n'était survenu sur ces entrefaites un paysan wallon. Celui-ci voulait aussi se payer du talisman à bon compte. L'autorité l'en empêche; explications en flamand d'abord, au cours desquelles notre pauvre homme se voit dresser, faute de parler, un procès-verbal flamand, enfin explications en français... »

Des cartes-vues, on en trouve tant qu'on veut, représentant l'église, l'arbre, le rétable du XIVe siècle, les tombes romaines de Tirlemont, et quantité d'autres sujets intéressants. L'éditeur — flamand — traduit *Epine* par *Arbre à épines*. Dans le rétable, une scène est consacrée à l'arbre miraculeux : deux petits personnages sont occupés à l'abattre radicalement; ils ont déjà pratiqué une profonde entaille tout à la base du tronc, ce n'est plus que l'affaire de deux ou trois coups de cognée. Mais dans quel but cet abatage, si c'est un arbre sacré ? Je ne saisis pas bien.





L'ARBRE BÉNI D'IXELLES

La rue de la Croix aboutit près d'un arbre célèbre, l'*Elterken* ou *Arbre béni*, déjà cité en 1227 et en 1300, et pour lequel le peuple avait autrefois une vénération toute particulière. Après la pluie, on déposait sous son ombrage les enfants malades de la fièvre ; les gouttes qui tombaient de ses feuilles avaient, dit-on, la propriété de les guérir. Le mercredi des Rogations, le clergé de l'église Sainte-Gudule, après avoir rendu visite à la chapelle d'Ixelles, se rendait à l'Elterken, où un religieux, de l'ordre des carmes, prononçait un sermon en plein air ; en temps de guerre, cette cérémonie religieuse avait lieu dans un endroit moins écarté. Si l'on en croit la tradition, le clergé et les laïques qui l'accompagnaient faisaient ensuite, sous l'Arbre béni, un repas assez long et ne rentraient à Sainte-Gudule qu'à trois heures de relevée, six heures après en être sortis. C'est encore près du même arbre que l'on dansait le jour de la kermesse, pendant l'après-midi. On peut hardiment admettre que la vénération pour le Tilleul de l'Elterken remonte au temps du paganisme ; sa situation isolée sur une hauteur, à proximité de la forêt de Sonn ou du Soleil

(la forêt de Soigne), l'aura fait choisir par nos ancêtres pour être consacré au culte. Le Tilleul, comme on sait, est l'arbre qui d'ordinaire signale dans notre pays les sites illustrés par le souvenir [1].

L'abatage de cet arbre, imposé par l'envahissement des constructions, eut lieu en février 1870. Ce fut un grand événement, toute la rue se mit en émoi.

M. Max Veydt nous apprend que « des gens de tout âge recueillaient comme des reliques, ses lambeaux épars autour de lui » [2].

Voilà donc un arbre adoré pour lui-même, sans madone, ni saint, ni crucifix. Et des gens vivent encore qui se le rappellent fort bien.



[1] Wauters, *Histoire des environs de Bruxelles*. Bruxelles, 1855, III, p. 283.

[2] *Revue de Belgique*, 1870, p. 200.



LES TILLEULS DE HÉRON

Je ne veux pas terminer cette notice sans citer quelques autres arbres qui sont l'objet de légendes sacrées sous divers prétextes.

Au lieu dit *Hourkinette,* quatre Tilleuls encadrent une chapelle de Saint-Donat; le plus gros, avec un tronc creux, mesure 3 mètres de circonférence.

Propriétaire : M. Alex. Naveau, à Hollogne-sur-Geer.

Voulez-vous maintenant savoir comment se forment les légendes? C'est très curieux.

Voici ce que m'écrit à cette occasion M. Léopold Debus :

« Il y a une cinquantaine d'années, la vente de ces arbres fut proposée au Conseil communal par un conseiller du nom de Wéry. La séance dans laquelle se traitait cette question n'était pas terminée, qu'un orage survenu incendiait la demeure du sieur Wéry susdit. Depuis lors, ces arbres sont l'objet de la vénération des habitants. Tous les ans, un pèlerinage a lieu à la chapelle abritée par leurs rameaux, procession qui réunit jusque 3000 personnes des villages environnants. »

On sait que saint Donat est invoqué contre la foudre

Le pèlerinage de Héron est très ancien et probablement d'origine païenne. Saint Donat est le successeur du dieu Thor, et la colline de Hourkinette, par son élévation et son isolement, spécialement exposée aux effets de la foudre.





LE TILLEUL D'OVERPELT

Nous lisons dans *Notice sur quelques vestiges mégalithiques de la Campine limbourgeoise*, par Edmond Picard [1] :

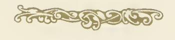
« Il est assez curieux qu'aujourd'hui encore on trouve fréquemment en Campine et ailleurs, aux environs les uns des autres, d'abord un monument religieux, petit ou grand, église, chapelle, sanctuaire ; ensuite des mégalithes, enfin un arbre respecté. Quand on réfléchit à cette coïncidence, on est enclin à supposer que tout cela se tient dans le cours des temps, et la remarque en vaut la peine dans une matière aussi obscure. L'église actuelle a sans doute remplacé une chapelle ; celle-ci a souvent été établie par les apôtres du christianisme en un endroit où existait un témoignage, pierre ou arbre, du culte idolâtre qu'ils voulaient remplacer, quelquefois tous les deux, ce qui s'explique quand on admet que le culte des pierres est d'importation étrangère et a pu se fixer aux endroits où

[1] *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles ;* séance du 27 novembre 1893, page 226.

existait le culte autochtone des vieux arbres. De telle sorte que ces éléments en apparence si disparates, peuvent être de nature à se confirmer l'un l'autre. A Overpelt, il y a dans le voisinage de l'église et des grandes pierres, un des plus beaux Tilleuls du pays, auquel les gens de la localité donnent au moins cinq cents ans, et qui, apparemment, en a remplacé un autre et encore un autre, indéfiniment, mort de vieillesse, qu'on vénérait pour des raisons inconnues ; car l'habitude du paysan n'est point de laisser vieillir un arbre outre mesure, quand il ne s'y attache pas quelque motif, la plupart du temps religieux ou légendaire. »

Le Tilleul d'Overpelt mesure 6 mètres 50 de circonférence à hauteur d'homme. Le tronc est creux, au moins en partie, car en bas il y a des trous ; plus haut il semble bien conservé. Quoique des ouragans aient enlevé deux grandes branches de la tête, la ramure est encore de toute beauté ; les branches d'en bas s'étendent sur un rayon de 7 à 8 mètres. Il paraît qu'anciennement elles s'étendaient dans un rayon d'au moins 15 mètres, mais pour conserver l'arbre, il a fallu les couper, parce que les branches pendaient jusqu'à terre et se déchiraient par leur poids.

Au pied de l'arbre se trouve une pierre de forme carrée assez régulière, qui peut avoir le volume d'un quart de mètre cube.





CHAPELLE SAINT-ANTOINE A HAVRÉ

« Il existe à Havré une chapelle dédiée à Saint-Antoine, que l'on va *servir*, suivant l'expression locale consacrée, pour avoir des porcs bien venants et engraissés à point pour la vente. A côté de la chapelle, il y a un puits ombragé d'un vieux Chêne. Les pèlerins achètent l'eau du puits, qui est dite *bénite*, sans doute pour la faire boire à leurs gorets.

Y a-t-il autre chose qu'une coïncidence fortuite entre la présence, l'un auprès de l'autre, du Chêne et du puits vénéré ? L'arbre, me dit-on, n'est ni très gros, ni très vieux, peut-être deux cents ans. Mais cela ne permet aucune déduction, car je commence à croire que, pour presque tous les arbres à légende, il y a substitution. Pour en être sûr, il faudrait pourtant saisir le fait sur le vif, et, pour cela, une longue période d'étude sera sans doute nécessaire.

Il faut donc grouper des faits sans se presser et sans se lasser » [1].



[1] Communication de M. Jean Houzeau de Lehaie.



UN ARBRE POUR LES MALADIES DES YEUX

Des vertus merveilleuses sont encore attribuées de nos jours à certains arbres en France. Je puis citer le Chêne de Quillac (département des Landes, à 20 minutes de Dax), l'ayant souvent visité. Il mesure 10 mètres 70 de circonférence à hauteur d'homme, et le tronc est plein et sain sans aucune cavité. Il est adoré pour lui-même ; aucune statuette de saint, aucune chapelle, n'oriente la foi des fidèles. On y vient en pèlerinage, pour les maladies des yeux principalement, pour d'autres aussi peut-être ; les croyants, avec deux branchettes de la forêt voisine, font une croix, qu'ils déposent sur les nodosités formidables de la base. Dans les creux de l'écorce, çà et là, l'eau pluviale se rassemble en petites flaques ; avec cette eau, qui doit cependant nourrir des millions de bacilles, ne fût-ce que par les contages des pèlerins précédents, les malades se baignent copieusement les yeux.

Il est fort probable que le Chêne de Quillac était déjà énorme et célèbre au temps des Druides, et que les actuelles dévotions ne sont que le prolongement des superstitions antiques.

Je parle ici du Chêne de Quillac, quoiqu'il se trouve à l'autre bout de la France, parce que *j'ai vu.*



STATUES TROUVÉES DANS LE BOIS DE L'ARBRE

C'est un phénomène naturel bien connu : par l'accroissement annuel de leur bois, les arbres recouvrent peu à peu les clous et autres objets implantés dans l'écorce. A la scierie mécanique de mon voisin M. Davreux, il y eut un accident violent causé par la présence d'un verrou en fer ainsi caché dans le tronc, et que la scie-ruban lancée à grande vitesse, rencontra. Sans doute, une statuette est un gros objet pour disparaître ainsi dans le corps de l'arbre, mais il faut penser que souvent les statuettes sont d'abord logées dans une niche creusée dans le bois, et dont les bords se rapprochent peu à peu, formant un bourrelet de cicatrices.

La plus célèbre de ces trouvailles est celle de Notre-Dame de Foy, dont nous avons parlé plus haut. Le père Banneux, jésuite, ne fait aucune difficulté pour reconnaître le caractère naturel du phénomène.

En l'an 1613, le village d'Oisy a été incendié, et lorsque les habitants sont revenus voir les ruines de leurs habitations, ils ont trouvé dans le creux d'un arbre une statuette

qui fut replacée au même lieu dans le tronc d'un Chêne. En 1660, le Chêne fut abattu et remplacé par deux Tilleuls, ceux qu'on voit encore aujourd'hui ; en même temps fut élevée la chapelle actuelle, et la statuette, très avariée, fut placée sur l'autel, dans une châsse, avec le vocable *Notre-Dame de Bon-Secours.*

M. Jean Houzeau m'écrit :

« A Baisieux, on a abattu, il y a un certain nombre d'années, un vieil arbre communal. Le menuisier acquéreur, en débitant l'arbre, a trouvé une Vierge incluse dans le bois. Elle était complètement recouverte, et la tradition était perdue. On a fait une petite chapelle dans laquelle on a placé la Vierge, et on a replanté deux arbres auprès. »

Exactement comme à Oisy en 1660.

Un Chêne énorme avait été frappé de la foudre dans un bois voisin de Bruay (près de Valenciennes). Quelques jours après, des paysans passant près de cet arbre examinèrent le tronc et les branches fracassés, et crurent y reconnaître l'image d'une petite figure en bois. Ils crièrent au miracle et répandirent le bruit que Notre-Dame des Sept douleurs était descendue sur l'arbre,ce qui donna lieu à des pèlerinages qui ne laissèrent pas d'amener des troubles, à la suite desquels le domaine, en 1827, fit abattre le Chêne fatidique (1).

En 1853, un fait analogue se produisit près de Liége, au bois de Kinkempois. Un Peuplier y présentait sur son écorce une boursoufflure affectant le contour d'une image de Notre-Dame. La foudre n'y était pour rien : c'était le

(1) Bouvier, *Journal général*, 14 juillet 1818. Et : Van der Elst, dans *Bulletin de la Société Linnéenne*, 1878.

résultat d'une blessure infligée l'année précédente par le sabre d'un soldat en promenade (1).

Dans ces deux derniers exemples, il n'est pas question de statuettes recouvertes par la croissance de l'arbre ; on y voit seulement l'empressement du peuple à crier miracle.

L'amour du surnaturel est un des éléments de l'âme humaine chez tous les peuples, à toutes les époques, depuis l'enfance jusqu'à la sénilité ; il faut y voir une des formes de l'ignorance, au milieu de phénomènes dont la cause reste incomprise. L'enfant préfère les contes de fées à l'histoire et à l'observation du grain de blé qui germe ; il est déçu et triste en apprenant que saint Nicolas, chimérique, n'existe point, et que jouets et bonbons ont été choisis par la tendresse toujours en éveil des parents. Plus tard, il attribuera aux arbres fétiches, aux sources sacrées, aux apparitions de l'autre monde — saints ou diables — des guérisons, des miracles, dus simplement à la suggestion.



(1) Van der Elst, *loc. cit.*



CONJECTURES

Les chapelles modernes, érigées à tout bout de champ par le pieux hobereau bourgmestre du village, ne signifient rien du tout. Mais les vieux arbres près des vieilles chapelles, dans les lieux élevés d'où la vue embrasse un immense panorama, ou près d'une fontaine renommée, représentent probablement la survivance de pratiques religieuses antérieures au christianisme. Nous allons en examiner quelques uns, pour lesquels nous avons seulement des probabilités.

MARCOUR

Au lieu dit : *Saint-Thibaut*, une montagne à l'ouest de la commune, existent une chapelle et un ermitage. Devant la chapelle, un escalier rustique, en troncs d'arbre, gravit la butte jusqu'au calvaire qu'un toit hexagonal abrite. Au pied de l'escalier, à droite et à gauche, sont deux vieux Tilleuls.

A quelque distance dans le bois se trouve la source de

la fontaine, en grand honneur et vénération parmi les pèlerins, dont la foule à certains jours fréquente ces lieux sacrés. La source est ombragée par un Frêne.

L'ermitage abrite un ermite. Il y en a donc encore, (1910). Celui-ci, fidèle aux traditions, porte la robe de bure et va mendier dans les villages. Ne dirait-on point un conte du chanoine Schmidt ?

Ces arbres sont la propriété de la section de Ronzon, quoique situés sur la commune de Marcour. Ils ont été plantés en 1639, date de la construction de la chapelle.

Le Frêne mesure 6 mètres 73 de circonférence à la base, et 4 mètres 36 à 1 mètre 50 du sol ; un crucifix y est attaché du côté opposé à la source. Le tronc loupeux et noueux semble s'incliner vers l'eau.

Les Tilleuls mesurent, à hauteur d'homme, l'un 3 mètres 80; l'autre, 6 mètres 32 de circonférence. Ce sont de respectables dimensions. Ils sont entièrement creux, et cependant ils portent une ramure extraordinaire et se couvrent encore de fleurs chaque année. Aucun emblème religieux n'y est attaché. La foudre les a frappés souvent.

Dans l'un d'eux, la chienne de l'ermite alla déposer ses jeunes, l'an dernier. Le bonhomme en a gardé un, qu'il appelle Tilleul ([1]).

Le Frêne, la source sacrée et le pèlerinage, ne sont-ils pas les derniers vestiges d'un culte païen, dont le souvenir s'est perdu en se transformant ?

([1]) Communication de M. Roquet, instituteur.

Transportons-nous au lieu dit : *Vî pays*, chemin de Bioul à Saint-Gérard, à moins d'un kilomètre de Bioul, cote 254. De ce lieu élevé, le regard embrasse une immense étendue de pays; c'était probablement autrefois un lieu sacré, et voici un Tilleul qui en représente le dernier vestige.

L'arbre est très beau, très romantique, d'une vétusté extrême ; le tronc est régulièrement conique et chargé de branches formant une cime développée surtout vers l'ouest. Le tronc s'est creusé d'abord, ne laissant qu'une mince paroi ligneuse, et plus de la moitié de cette paroi a disparu ensuite du côté de l'est. On voit les traces d'un feu qu'on a jadis allumé dans cette cheminée naturelle.

Le mur ligneux qui persiste, et dont une section horizontale à n'importe quel niveau serait un arc, est percé d'ouvertures irrégulières ; mais voici le détail le plus curieux : la surface intérieure de ce mur s'est recouverte en grande partie de bois neuf et d'écorce jeune. Il est rare de voir les plaies et entailles d'un arbre se cicatriser aussi radicalement.

La formation du bois neuf et de l'écorce qui le recouvre ne prend pas origine sur le vieux bois à l'intérieur du creux ; mais par tous les trous ou fentes du cylindre le cambium extérieur pénètre, s'étend peu à peu, tapisse les bords du trou, puis en quelques années déborde à l'intérieur. Le procédé est bien apparent sur tous les vieux Tilleuls.

Un tronc de cette forme n'a pas de circonférence. Diamètre maximum : 2 mètres. Étant donné ce qui reste du tronc primitif, la circonférence de l'arbre devait être considérable.

Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour se représenter nos ancêtres Gaulois faisant la huchée en ce lieu élevé, autour d'un arbre énorme, prédécesseur du Tilleul actuel.

CORNESSE

Deux Tilleuls s'élèvent au lieu dit : *Al vîle tchapelle*, devant l'entrée du cimetière.

La foudre a frappé, il y a quelques années, la tête de l'un. La croissance de l'autre a été arrêtée par l'enlèvement des branches du bas. Ils sont donc maltraités.

La commune devrait surveiller davantage ces vieux arbres, et faire recouvrir notamment les racines mises à jour par l'érosion continuelle du tertre qui les supporte. Mais certains voisins verraient avec plaisir, paraît-il, disparaître ces Tilleuls, coupables d'obstruer leur champ visuel.

Ils ombrageaient naguère l'entrée de la chapelle de Cornesse, démolie il y a quinze ans pour permettre l'agrandissement du cimetière. Elle avait été construite en 1750, et probablement les Tilleuls ont été plantés cette année-là. On prétend que la statuette miraculeuse de la Vierge, connue dans le pays sous le nom de Notre-Dame de Cornesse (il en existe des images, médailles, brochures, etc.), et honorée aujourd'hui dans l'église, fut trouvée, au XVIIe siècle,adossée à l'un des Tilleuls. C'est l'affluence des pèlerins vers ce rustique séjour de la madone qui aurait, en 1694, déterminé Jaspar Spirlet, un notable de l'endroit, à édifier la chapelle primitive; celle-ci, bientôt reconnue trop petite, amena la construction de 1750 ([1]).

([1]) Communication de M. J. Peuteman.

Il règne autour des Tilleuls de Cornesse une atmosphère de légende et de miracle; peut-être les circonstances favorables seules ont manqué pour donner à la chapelle la célébrité de Montaigu.

BOSSIÈRE

Au lieu dit : Chapelle Saint-Pierre, hameau de Golzinne, près du bois Rosaire, vers Beuzet, nous trouvons deux Chênes.

Le premier, côté de la fontaine, mesure à hauteur d'homme 4 mètres 42. Tronc plein et sain, bien qu'il ait quelques branches creusées et désséchées ; ramure puissante ; une grosse branche s'étend au-dessus de la chapelle.

Le second, le plus éloigné de la fontaine, mesure seulement 2 mètres 67. Il se dessèche tout à fait ; il n'a plus de branches.

Une ancienne chapelle dédiée à saint Pierre se trouve en face des deux Chênes. De temps immémorial, les habitants des villages voisins, en vue d'être préservés de la fièvre, y viennent vénérer une relique de ce saint, le 29 juin ou le dimanche suivant. La coutume généralement suivie par les pèlerins est de faire trois fois le tour de la chapelle, en récitant le chapelet, et d'aller ensuite boire de l'eau à la fontaine dite de Saint-Pierre, qui se trouve à quelques mètres de là. La source de cette fontaine, presque à fleur de terre, ne tarit jamais ; son eau est excellente, et d'une limpidité remarquable. En ouvrant cette fontaine, on y a découvert, il y a plus d'un demi-siècle, une statuette de Saint-Pierre, probablement en granit, laquelle a été placée dans la chapelle.

Bossière nous offre la réunion de l'arbre, du saint et de la source.

DORMAEL

En un lieu dit *Het Eikskenveld*, s'élève un Chêne. Plus exactement, l'arbre se trouve au point séparatif de trois communes, Neerhespen, Dormael, Neerlanden ; de cet endroit élevé, l'on aperçoit Tirlemont, Léau, Saint-Trond, Landen. Réciproquement, l'arbre tout à fait isolé se voit de très loin.

Le tronc en est creux, assez décrépit ; la ramure, assez malheureuse et toujours ravagée par la chenille du Chêne. Auprès se trouve une chapelle consacrée à la Vierge ; pèlerinage local.

D'après la légende, cet arbre existait déjà lors de la création de la vieille chaussée romaine qui allait de Tongres à Tirlemont,et qui passa à ses pieds faisant même une courbe accentuée, comme pour le respecter. Il devait avoir trois têtes, d'après les traces qu'on observe ; les plus vieilles personnes n'en ont plus vu que deux ; une de celles-ci a été arrachée, il y a une quarantaine d'années, par un violent ouragan ; depuis, la pluie le ronge, le creux augmente, les gamins s'amusent à y faire du feu, il perd d'année en année et est appelé à disparaître sous peu [1].

Le Chêne de Dormael est donc très intéressant et complet : antiquité de l'arbre (druidique ?), lieu élevé, chapelle actuelle et pèlerinage.

---

[1] Communication de M. Julien de Schrynmakers, bourgmestre de Dormael.

Sur un tertre triangulaire, au carrefour des chemins conduisant vers Val-Dieu, la Minerie (Thimister) et Halleux (Charneux), un *Café du Vieux Chêne* porte, sur son enseigne, une mauvaise représentation, en peinture, du macrobe.

Le Chêne lui-même mesure à 1 m. 50 du sol, 3 m. 90 de tour. Tronc entièrement creux, décrépit. Les gamins du hameau se font un jeu d'entrer dans l'arbre par l'une des deux grandes brèches du bas, et d'en ressortir par l'orifice d'une des grosses branches du sommet.

Un crucifix de grandes dimensions est adossé au Chêne, fixé sur un socle de pierre, non daté. La procession de Charneux s'arrête, au mois de mai, devant ce grand crucifix, auprès duquel un bel autel est construit pour la circonstance. Est-ce une croix de mission, moderne ? Je n'ai pu vérifier, mais voici deux détails bien intéressants :

M. M. Halin, de Lambermont, m'a dit tenir de ses parents, originaires de Charneux-Thimister, qu'un nommé Hubert Cowette, convaincu de sorcellerie, avait jadis été brûlé sur la place devant le vieux Chêne de Renouprez [1].

D'après Charles Moreau [2], ce Chêne était au XIIe siècle le roi des Chênes de la contrée ; les Druides y ont cueilli le gui.

BRAINE-LE-CHATEAU

Non loin du village, sur une colline qui domine tous les environs, existe une chapelle dite *Sainte-Croix*, où l'on

[1] Communication J. Peuteman.

[2] *Eva de Mulrepas*, roman historique, Tournai 1876.

dit la messe une fois par an, le premier mai. Devant la chapelle,un vieux Tilleul énorme, s'élève. On le mesurerait difficilement, parce qu'il est planté sur l'extrême bord d'un talus inabordable par les dessous. De ce côté les racines de l'arbre se cramponnent au sol, et le sable s'est éboulé, creusant ainsi une cavité recouverte par les ramifications de la souche.

Y a-t-il une légende qui se rattache au Tilleul et à la chapelle ? Je n'ai rien découvert.

DONGELBERG

Un Tilleul, nommé le *Tilleul de Saïnte-Philomène,* s'élève en dehors du village à la jonction de quatre chemins.

Le tronc plein et sain porte une ramure magnifique en forme de dôme. On y voit encore 2 ou 3 crochets auxquels était suspendue la statuette de la sainte.

Il se trouve sur une motte d'environ 1 mètre 50 de haut et 10 mètres de circonférence; il domine le territoire entre Roux-Miroir et Dongelberg. Anciennement, on y donnait la bénédiction avec le Saint-Sacrement au passage de la procession ([1]).

DURBUY

Sur la route des Fonds de Nédeux, près d'un ry sur lequel se trouve un petit pont, au point de jonction de la grande route Durbuy-Jenneret avec le sentier menant à

([1]) Communiqué par M. E. Lahy, secrétaire communal de Roux-Miroir.

Palange, il y a un vieux Peuplier où les gens de l'endroit se rendent fréquemment en pèlerinage. On y prie devant une statuette minuscule de sainte Geneviève incrustée dans une croix de bois clouée à ce Peuplier ; on demande spécialement la guérison des enfants atteints de la croûte de lait.

Ce Peuplier est entouré d'autres, dont deux paraissent de même âge ([1]).

FROID-CHAPEELE

Près de la gare de Froid-Chapelle (50 mètres), à l'entrée du bois dit : *Hernoy*, existe un très vieux Chêne, dont la ramure assez développée donne encore une circonférence d'ombrage de 10 mètres de diamètre. Il porte une statuette de la Vierge, renfermée dans une niche et protégée par un treillis ; sous le vocable de Notre-Dame de Lumière, invoquée pour les maux d'yeux. Beaucoup d'étrangers y viennent demander leur guérison.

Ici, comme à Durbuy, à Dongelberg, à Braine-le-Château, nous trouvons seulement la réunion de l'arbre et du saint. Mais l'arbre est bien pour quelque chose dans l'affaire, sinon l'on pourrait placer le saint dans l'église avec les autres.



([1]) Communication de M. le baron Ch. Van Beneden.



Fétiches (*N'ganga*) du Kassaï : le plus grand, de la tribu des Bakouba, et le plus petit, de la tribu des Balouba.

Collection du commandant Michaux.

TABLE





